

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme une bouteille à la mer

Sylvie Bérard



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. (1993). Comme une bouteille à la mer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 35–38.

COMME UNE BOUTEILLE À LA MER

SYLVIE BÉRARD

Perchée sur un tabouret chromé lui-même juché sur une chaise verte, du bout des doigts elle visse une ampoule translucide dans une douille fuyante. La maison est vieille, le plafond est haut, le lustre est infime, elle doit déployer des prouesses d'étirement pour parvenir à ses fins. Il lui faut faire vite: comme ton départ, comme l'improbabilité de ton retour, la brunante jette une ombre au tableau, un froid sur les murs nus qui tapissent son espace vital.

L'ampoule complète sa dernière révolution, la lumière clignote puis règne. Émergeant de la pénombre crépusculaire, elle s'accroche à ce dérisoire filament sous vide. Deux cents watts bien sonnés ne suffiront pourtant pas à jeter une lueur bienfaitrice sur l'immensité de sa solitude... C'est toujours par la poste que les mauvaises nouvelles arrivent? Eh bien! l'absence de toi ne s'est justement pas pointée dans le gouffre de sa boîte aux lettres, ce qui illustre à merveille la vacuité tenace que tu laisses en elle.

Le téléphone sonne alors qu'elle s'apprête à descendre de son piédestal. Elle tend l'oreille lorsque retentit le bip réglementaire, mais à l'autre bout du fil ça raccroche avec fracas. La cassette défile un moment, vierge, puis s'arrête. Et si c'était toi? Curieux comme le vide lui fait de plus en plus songer à toi...

Elle ne dégringole pas de son échafaudage précaire. Elle en descend prudemment cependant que le tabouret chromé menace de lui en faire voir de toutes les couleurs et que la chaise plie vertement, mais ne rompt point. Elle atterrit au sol avec la grâce d'un chat quinquagénaire, espérant pouvoir te fouler joyeusement, mais ce n'est que le parquet grinçant sous la plainte de ses pieds.

Seule en piste sous les feux de la rampe 200 watts, elle songe à toi, si stoïque dans son adversité... Elle reste immobile un instant

au milieu de la pièce pour bien goûter jusqu'à plus soif chaque goutte de ce silence sirupeux et indigeste qui s'engluerait à la moindre de tes paroles qui d'aventure essaierait de se frayer un chemin jusqu'à elle. Mais bien sûr, tu demeureras coi. Pourtant, il fallait te voir, jadis, hier. Tu causais, mon lapin ! Tes lèvres modulaient gracieusement les sons ! Et tes mains traçaient voluptueusement le sens des mots ! Et ton corps ondulait doucement, tout doucement en ce langage sensuel dont tu avais si bien le secret ! Ah oui, comme tu prononçais tous tes chiens de mots avec l'ostentation de qui en a vu d'autres, comme tu balbutiais avec toute la maudite grâce d'une vie consacrée aux litanies savantes, comme tu éructais les concepts avec une damnée belle superbe quatre étoiles !

Elle empoigne le tabouret chromé et elle le remet à sa place. Elle voudrait bien le remettre à ta place et t'y remettre aussi, mais rappelle-toi, le vide est si immense qu'un inventaire de tabourets chromés ne saurait le combler ! Elle réserve le même traitement à la chaise verte à cette exception près qu'elle y assoit, y affale subséquemment sa navrante personne au bord de l'effondrement. Mais même le vacarme de sa chute ne suffirait pas à couvrir le néant de tes ultimes paroles. N'oublie pas, en effet, que la fâcheuse nouvelle de ta démission sentimentale n'est venue à son oreille par la voie d'aucun combiné en plastique translucide, de nul télégramme chanté faux, de pas l'ombre d'un bulletin télévisé improbable. Personne n'a fait le récit des beaux instants, des heures où tout a été simple, des moments où il n'y avait que vous deux inertes sur le confortable tapis poussiéreux, personne n'a dressé de bilan, demandé des comptes. Vous tamisiez les lumières, t'en souvient-il, pour vous bercer de belles paroles ! Elle aurait dû t'enregistrer et faire laminer la cassette.

Une table se trouve devant elle, elle y prosterne son corps, elle y pose ses coudes. D'une main, elle se prend le front tandis que de l'autre elle saisit une tasse qui se trouve là depuis trop longtemps. Elle grimace. Le café est refroidi, la tasse est gravée à ton nom. Elle repose la tasse en songeant que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais aussi avec les coudes bien calés sur une table.

Dans ce silence éternel, elle va te concocter une riposte à la mesure de l'injure, un gros œil pour œil, une immense dent pour dent.

Elle éponge le café qu'elle vient tout juste de renverser, elle éponge comme jadis elle buvait des paroles qui aujourd'hui résonnent en voix *off* (comme dans « chérie, j'ai mis le volume à *off* »). Présence zéro de son cœur, chère absence à la puissance douze, sache que ton départ la voit contrariée. Assise bien droite sur sa chaise verte, elle songe que tu n'auras plus lieu. Elle étend devant elle l'une des feuilles les moins détrempées par le café renversé et elle y appuie la pointe d'un stylo bien acéré. Elle noircit la page en tirant soigneusement la langue. *Mon amour...* La chaise verte grince à chaque boucle qu'elle trace, à chaque point qu'elle met sur les *i*.

La page est bientôt couverte de mots amples qu'elle n'a cure de relire. Elle plie soigneusement le papier et le glisse dans une enveloppe en prenant bien soin d'y déposer quelques gouttes de cologne, pour la beauté du cliché — cliché voilé en ce qui te concerne, mais toujours de bon ton. Elle cache soigneusement l'enveloppe en la léchant voluptueusement. Elle songe tristement que cette funeste lettre est désormais le seul objet tangible qui la rattache à toi. L'univers lui apparaît soudain comme un gigantesque trou noir qui t'aurait aspiré pour te réduire à néant et menacerait d'en faire autant avec elle. Alors, elle entreprend de se cramponner à ce qui lui reste de certitudes, à ce qui lui reste du souvenir de toi, en attendant le cataclysme final.

Elle s'endort, sans doute, car lorsqu'elle rouvre les yeux, le matin la surprend, figure fripée déposée durement sur la table. La lumière matinale a chassé la lueur 200 watts de l'ampoule. Elle se frotte les yeux un instant, hébétée. Tous les muscles de son dos crient de ce séjour nocturne sur une chaise verte. Elle porte le regard autour d'elle et son cœur fait un bond. Une lettre est posée sur la table. Elle s'en saisit et l'ouvre sans se laisser voir son empressement.

Mon amour,

Si mon cœur ne se fracasse pas en mille miettes, c'est que la règle veut qu'on ne divise pas par zéro. Je suis sans-cœur de partir, mais il le

faut, car je suis l'être le plus immonde du monde. Innommable nomade des voies sentimentales, je pars pour t'épargner le pire. Il me faut éviter à tout prix que ta suave personne ne se corrompe à mon contact. Surtout, ne te fais pas l'injure de me pardonner.

XXX

J. qui t'aimera toujours.

Elle roule la feuille en boule et la lance avec précision sur l'ampoule qui tinte joyeusement à son contact.

XYZ



Michèle Frédéric

L'anneau du sortilège

Un récit exotique et captivant qui exhale les parfums d'un pays aux mille et une nuits. Comme toile de fond, les légendes berbères dont le terrible rite du « Molek » qui consiste à offrir des sacrifices humains aux Invisibles.

L'anneau du sortilège est le premier roman d'une trilogie.

304 p., 19,95 \$

Henri Lamoureux

Le grand départ

L'aventure commence à Paris. Défilent des villes: Avignon, Florence, Athènes. Des points de repère sur une carte minée. En bout de piste, Israël et la Palestine.

Le grand départ, ou le retour du politique dans la vie privée.

288 p., 19,95 \$



XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Tél. : 514.525.21.70. Téléc. : 514.525.75.37